Silvia CONTARINI, Claire JOUBERT et Jean-Marc MOURA
(dirs), *Penser la différence culturelle du colonial au
mondial. Une anthologie transculturelle*

Paris, Éd. Mimésis, 2019, 473 pages

Adina Balint

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26019>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.26019

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 441-443

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Adina Balint, « Silvia CONTARINI, Claire JOUBERT et Jean-Marc MOURA (dirs), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial. Une anthologie transculturelle* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 21 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26019> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26019>

progressivement l'opacité du terme français. Au-delà d'une superposition des marques de genres inverses sur les corps, cette pratique constitue un phénomène social complexe, intersectionnel et interculturel.

Constance Parra

Université de Lorraine, Crem, Metz F-57000, France
constance.parra[at]univ-lorraine.fr

Silvia CONTARINI, Claire JOUBERT et Jean-Marc MOURA (dirs), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial. Une anthologie transculturelle*

Paris, Éd. Mimésis, 2019, 473 pages

Penser la différence culturelle du colonial au mondial est une anthologie regroupant des essais traduits en langue française qui met en lumière l'histoire du colonialisme européen moderne, ses héritages et ses continuités à l'époque de la décolonisation. Initialement rédigés en six langues formant un premier cercle de langues coloniales (anglais, français, allemand, espagnol, italien et portugais), cet ouvrage explore « la dynamique multinationale et co-coloniale du colonialisme » (p. 19), soit les rapports entre les approches nationales de l'histoire et les transversalités qui l'animent, ainsi que la multiplicité des contextes postcoloniaux contemporains. Comment est questionnée et conceptualisée « la différence culturelle », annoncée dès le titre ?

Conçue comme un essai comparatiste, cette anthologie est préparée par une équipe interdisciplinaire et internationale de chercheurs et chercheuses spécialistes des six champs linguistiques ci-dessus mentionnés. Elle propose des textes ouvrant un champ multilingue de débats sur « l'histoire transculturelle du colonialisme » (p. 20). L'anthologie est composée d'une introduction et de six chapitres consacrés aux champs anglophone, francophone, germanophone, hispanophone, italoophone et lusophone, permettant d'interroger des contextes nationaux-coloniaux et de les mettre en relation. Les événements historiques de chaque aire géolinguistique ainsi que la diversité des textes (articles savants, essais, fragments littéraires) traitent de questions transversales majeures : « culture, domination, émancipation ; discours colonial, voix critiques et silences subalternes ; migrations, diasporas et métissages ; tiers-monde, postcolonialité et mondialisations. » (p. 28)

Une première interrogation que soulève l'ouvrage est la théorisation du concept de « différence des cultures » (p. 34), que l'historien indien Partha Chatterjee envisage selon la notion de *colonial difference* entre

ceux et celles qui sont sur place et les colons. Cette différence des cultures est-elle source de hiérarchisation anthropologique (racisme) et d'inégalité politique (distinction des statuts de citoyen) ? À ce sujet, il est noté que le discours sur la colonisation réside dans le fait qu'il se concentre sur l'apologie de la modernité scientifico-politique mondiale. Cette dernière, d'après Claire Joubert, s'apparente à une justification de la domination : « [C]e projet de *colonial discourse analysis* [...] tient son originalité de la place centrale donnée à la généalogie de savoirs producteurs de domination, car véhicules d'un processus de colonisation conçu comme propagation mondiale de la modernité scientifico-politique » (p. 34-35). Fondé sur de grandes références (Stuart, Spivak, Bhabha) et des textes majeurs mais aussi moins connus par le lectorat francophone (Stuart Hall, Arjun Appadurai, Dipesh Chakrabarty...), le premier chapitre, explorant le champ anglophone, montre l'importance des savoirs, des positions de parole, des croisements intersectionnels et interdisciplinaires (p. 35). En outre, les études littéraires et la littérature comparée en particulier, ainsi que le débat sur la notion de *world literature* à partir de l'année 2000, se ressaissent de l'histoire mondiale prise dans une démarche postcoloniale. Autrement dit, ces disciplines seraient appelées à incarner les efforts de décentrement conceptuel et politique portés par la diversité des langues.

La découverte de textes d'auteurs constitutifs du « canon » des études postcoloniales et d'une sélection de textes, moins connus, de femmes et d'hommes, d'universitaires et d'artistes, d'Européens et de descendants des colonisés (p. 117), font l'objet du deuxième chapitre sur le champ francophone. Du point de vue chronologique et idéologique, ce choix de textes illustre le passage du colonial au mondial durant les soixante-dix dernières années. Les auteurs Martin Mégevand et Jean-Marc Moura, qui signent l'introduction de ce chapitre, notent qu'à partir des années 1980, et surtout 1990, s'affirme la conscience d'une mondialisation qui transforme la planète (p. 120). Si les travaux postcoloniaux des chercheurs francophones comme Édouard Glissant et Pascale Casanova soulignent l'affirmation plurielle de la dimension post-coloniale du temps (voire la dénonciation de l'universalisme des Lumières en faveur d'engagements politiques et culturels internationaux, tels le « Tout-monde » et la « république mondiale des lettres »), des écrivaines comme l'Algérienne Assia Djebar et la Guadeloupéenne Maryse Condé sont à la recherche de relations authentiques entre les cultures, donc d'expériences vécues comme celles figurant dans leurs romans où le quotidien est lié à cette terre première de la Négritude qu'est l'Afrique.

Par ailleurs, une notion comme « tiers-monde » est un peu imprécise d'un point de vue descriptif. Parfois cette notion peut questionner la possibilité d'un bouleversement des relations internationales capable de transformer durablement les relations entre les peuples (p. 118). Une formulation comme « le système planétaire de relations de plus en plus rapides qui s'impose dans les années 1980 s'accompagne de l'examen critique à la fois des dimensions post-coloniales de la période et des transformations mondiales » (p. 118) surprend si l'on considère qu'une nouvelle approche sur les pays en développement serait justement censée remettre en question l'histoire coloniale.

On peut découvrir ensuite dans les chapitres suivants comment, dans le champ germanique depuis les années 2000, la recherche historique a beaucoup repris la question de l'héritage colonial, ainsi que celle de l'histoire mondiale (p. 223). Le chapitre sur le champ hispanophone avance une réflexion issue des aires latino-américaines, sans ignorer les rapports avec les enjeux d'une mondialisation placée sous le sceau d'une modernité eurocentrée, dont l'empire espagnol a été l'acteur déterminant (p. 269). Il est à noter que cette réflexion se différencie des études postcoloniales par son caractère moins littéraire et met l'accent sur les enjeux culturels en lien avec les enjeux économiques et sociaux d'un système-monde qui émerge tôt, dès le ^{xv}^e siècle avec la colonisation de l'Amérique par les Espagnols. Enfin, le parcours de la « colonialité » à la « mondialité » (termes employés par Ramona Onnis, p. 329, pour souligner la spécificité de l'histoire de l'Italie qui dut renoncer à ses colonies à la fin de la Seconde Guerre mondiale) dans les champs italophones permet de découvrir des auteurs et auteurs qui réfléchissent à la dimension coloniale et postcoloniale tout en s'ouvrant à la mondialité. Cette ouverture est possible grâce à une remise en question du Sud et au phénomène des flux migratoires vers le Nord : l'Italie est l'une des principales « portes » de l'Europe pour des millions d'individus venant d'Afrique. Par ailleurs, ce phénomène ne concerne pas seulement le Sud italien ou portugais, mais le Sud du monde : la Méditerranée, l'Atlantique et l'Amérique Latine, l'Afrique ou l'Asie. R. Onnis précise que la réflexion sur le Sud italien « n'est pas seulement le Sud italien, mais croise les autres Suds du monde sur l'immigration, un phénomène désormais planétaire » (p. 333). S'agit-il de chapitres exhaustifs sur le champ italophone ou lusophone ? Certainement pas. La réflexion peut être nourrie et enrichie par d'autres textes en plus

des sélections présentées, tels que l'indiquent les suggestions bibliographiques « pour aller plus loin ».

Concernant la méthodologie, deux observations : la première, au sujet du corpus de textes théoriques (d'une longueur de 10-15 pages, selon le chapitre) en lien avec des rapports entre « langue et pouvoir » (p. 25 ; l'italique indiquant la polysémie du mot : langue des textes et langue-discours sur le colonialisme/postcolonialisme), ces textes faisant figure d'énonciations résistantes et d'analyses critiques du rapport colonial. En effet, en prenant comme point de référence le seuil de 1945 (la fin de la Seconde Guerre mondiale pour l'Europe), qui entame une période de décolonisation majeure et met en place les situations postcoloniales de la Guerre froide puis de la mondialisation néolibérale, le volume souligne l'importance de la théorie (p. 26), puisque la construction de discours savants et idéologiques a été cruciale dans le processus de la décolonisation, à côté des engagements littéraires, artistiques et politico-culturels. La seconde remarque porte sur le choix riche et divers de textes littéraires : extraits de romans, témoignages, poèmes, textes-manifeste. Des écrivains et écrivaines originaires des quatre coins de la planète, qui écrivent dans les six premières langues coloniales mentionnées et dont les textes sont traduits ici en français, mettent en lumière les relations entre le Nord et le Sud depuis 1945, où la culture et le transculturel s'avèrent être des sources d'inspiration majeures, des ressources critiques clés, comme la théorisation du littéraire et du translinguistique.

À la fin de leur introduction, Silvia Contarini, Claire Joubert et Jean-Marc Moura attirent l'attention des lecteurs et lectrices sur « les cloisonnements qui restent pourtant à l'œuvre entre langues et entre modes de discours : surdités, ignorances, points aveugles ménagés pas l'absence ou la censure de la traduction, réceptions contrariées, réceptions empêchées... » (p. 28-29). Au fond, l'objectif de cette anthologie est de montrer les ouvertures de pensée et de savoirs qui ont été possibles. Néanmoins, des contraintes restent encore à faire évoluer au niveau des stéréotypes et des hiérarchies des langues, contraintes directement héritées des partages épistémologiques du monde opérés par le colonialisme ou du nationalisme méthodologique. Ce cadre reste lui aussi largement à déconstruire. Dans ce foisonnement de textes et de réflexions critiques, c'est une belle leçon de reconnaissance du pluriel et du divers que nous offre cette anthologie. Et il n'est pas besoin d'être familier ou familière des textes pour les lire avec plaisir et profit tant ils sont riches et intenses. Ne serait-ce pas, en

autre, une heureuse conséquence de cette lecture si elle donnait envie de s'ouvrir à l'autre et à la diversité du monde ?

Adina Balint

The University of Winnipeg, CA-R3B 2E9, Winnipeg,
Canada
a.balint[at]uwinnipeg.ca

Jean-Pierre ESQUENAZI, *Le Dictateur de Charlie Chaplin*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. Le vif du sujet, 2020, 159 pages

Il fallait une certaine audace – c'est la marque de la collection « Le vif du sujet » – pour revenir en un nombre limité de pages sur un des films les plus scrutés par les historiens, du cinéma ou non, et au-delà par tant de chercheurs en sciences humaines, politistes, sociologues, philosophes et bien sûr par les artistes de tous bords. Jean-Pierre Esquenazi a relevé le défi avec un panache certain, appuyé sur une érudition sans faille, pour aboutir, en croisant les regards, à une œuvre personnelle et originale. Sans jamais ignorer ses devanciers, dont il reconnaît dans des notes de bas de page nombreuses et pertinentes, ce qu'il leur doit, l'auteur déconstruit le métadiscours consacré au plus politique des films de Charlie Chaplin pour en offrir au lecteur un dépassement novateur; belle leçon d'herméneutique laïque appliquée aux productions littéraires consacrées au septième art.

Dans l'introduction de son ouvrage, l'auteur souligne à la fois une continuité interne à l'œuvre globale de C. Chaplin – la première séquence du *Dictateur*, sorti en 1940, pouvant apparaître comme une suite de *Charlot soldat* de 1918 (p. 6-7) – et une nouveauté radicale dans l'inscription politique du film qui modifie jusqu'à la façon de tourner du réalisateur (p. 9-10). Cela le conduit à affirmer d'emblée « l'éclat singulier du *Dictateur*, entretenu par les forces les plus ténébreuses de ce siècle » (p. 11). Le lecteur est averti, loin d'être une leçon de cinéma inscrite dans l'épaisseur du passé, l'ouvrage de J.-P. Esquenazi entend faire reconnaître la dimension universelle, paradoxalement intemporelle, du film de C. Chaplin, sans jamais cependant renoncer à s'appuyer sur sa matière même, datée. Construite en cinq mouvements, cette œuvre funambulesque, par ailleurs très agréablement écrite, sait jouer d'éléments thématiques et chronologiques, imbriqués avec maestria, ce qui réconcilie avec une manière

spiralee d'écrire l'histoire, en général incommode aux cartésiens.

La première partie, intitulée « Charlot le juif », s'interroge, après avoir fait litière de la prétendue judéité de C. Chaplin, sur celle de Charlot. Certes, le vagabond pourchassé par toutes les formes de forces de l'ordre renvoie pour Hannah Arendt au « petit juif délaissé et inventif, suspecté du monde entier [...] » (p. 17) mais le barbier du *Dictateur* assume sa judéité sans conserver le sens aigu de la révolte du vagabond. Les habits ne font pas nécessairement le moine. Découvrant un monde totalitaire à la place de celui où il était bien intégré, à la différence du vagabond, le barbier réalise son impuissance (p. 24) et seule une commotion lui donnera, un instant, la grâce de Charlot (p. 25). Là où le vagabond était toujours au centre de plans fixes, le barbier est mis en mouvement par les déplacements de la caméra (p. 29). Mais l'on passe de l'une à l'autre technique lors de séquences comme celle de la pièce de monnaie, qui mobilise toutes les finesses de la pantomime. Le parti pris de faire un film politique construit sur l'opposition bien lisible entre démocratie, sens du commun, et dictature, mépris des individus, est portée par le barbier/Charlot le juif, en confrontation avec Hynkel/Charlot perverti et a bien été compris par le public (p. 36), sans doute parce que les deux faces de la différence sont portées par un même acteur de génie, C. Chaplin.

Sous le titre « Le spectacle Hynkel », la deuxième partie présente l'autre face de la pièce. Enracinée dans le Charlot de la période Keystone (p. 48-49), dans un burlesque assumé, la figuration d'Hynkel est liée à cette manière ancienne, marquée par le spectacle à base d'« attractions » (p. 49, 51, 62). Les analyses de séquences, celle du discours d'Hynkel (p. 43-45), à la seizième minute du film, celle de la secrétaire (p. 61), celle de la rencontre d'Hynkel et de Napaloni, figure de Mussolini, (p. 63-65), sont magistrales. J.-P. Esquenazi souligne un changement de technique cinématographique. Loin de la profondeur du champ qu'assurait la rue en 7 des films de Charlot, on est désormais dans le spectacle, devant la rampe, au théâtre, et Hynkel/Hitler assure le spectacle de façon finalement conventionnelle, les discours (p. 43-47), ou dans un espace parfois dilaté aux dimensions de l'hubris des personnages (p. 62). La fermeture de l'espace, l'utilisation d'un langage inventé, mais d'une certaine façon compréhensible, et glissant, à mesure que s'exalte le dictateur, vers l'animalité (p. 55), la réduction du langage à l'invective (p. 56), la seule communication entre le maître et ses esclaves passant par un échange de beuglements (p. 45-47), constituent